

MERCREDI 5 JUIN 1963

Cf. *supra*. sXX²⁻³, p.223

Ce que je vous ai dit la dernière fois s'est clos, je crois significativement, dans le silence qui a répondu à mon propos, personne n'ayant, semble-t-il, gardé le sang-froid de couronner d'un léger applaudissement. Ou je me trompe ou, après tout, ce n'est pas trop d'y voir le résultat de ce que j'avais expressément annoncé en commençant ce propos, c'est-à-dire qu'il n'était pas possible d'aborder de front l'angoisse de la castration sans en provoquer, disons, quelques échos. Et après tout, ce n'est pas là prétention excessive puisque ce que je vous ai dit est somme toute quelque chose que l'on peut qualifier de pas très encourageant puisque, s'agissant de l'union de l'homme et de la femme, problème quand même toujours présent et dont c'est à juste titre qu'il a toujours, que j'espère qu'il rentre encore dans les préoccupations des 2 psychanalystes.

Jones a tourné longuement autour de ce problème matérialisé, incarné par ce qui est supposé impliqué, par la perspective phallo-centrique de l'ignorance primitive, non seulement de l'homme mais de la femme elle-même, concernant le lieu de la conjonction : le vagin¹. Et tous les détours, en partie féconds quoique non achevés, qu'a parcourus Jones sur cette voie, montrent très bien leur visée dans ce qu'il invoque — je vous l'ai rappelé en son temps —, le fameux "il les créa homme et femme", au reste si ambigu. Car après tout, on peut bien le dire, Jones n'a pas médité ce verset 27 du livre 1 de la Genèse, sur le texte hébreu.

Quoiqu'il en soit, pour essayer de faire supporter ce que j'ai dit la dernière fois sur mon petit schéma, fabriqué sur l'usage des cercles eulériens, cela pourrait se supporter ainsi : le champ couvert par l'homme et par la femme dans ce qu'on pourrait appeler, au sens biblique, leur connaissance l'un de l'autre, ne se recoupe qu'en ceci que la zone où *ils pourraient* effectivement se recouvrir, où leur désir les porte pour *s'atteindre*, se qualifie par le manque de ce qui serait leur medium : le phallus. C'est ce qui, pour chacun, quand il est atteint, justement l'aliène de l'autre.

De l'homme, dans son désir de la toute-puissance phallique, la femme 3 *peut* être assurément le symbole, et c'est justement en tant qu'elle n'est plus la femme. Et quant à la femme, il est bien clair, *par tout* ce que nous avons découvert — ce que nous avons appelé le *Penisneid* —, qu'elle ne peut prendre le phallus que pour ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire soit *petit* (a), l'objet, soit son trop petit (ϕ) à elle, qui ne lui donne qu'une jouissance approchée de ce qu'elle imagine de la jouissance de l'Autre ; qu'elle peut sans doute partager par une sorte de fantasme mental, mais qu'à *obérer* sur sa propre jouissance.

En d'autres termes, elle ne peut jouir de (ϕ) que *parce* qu'il n'est pas à sa place, à la place de sa jouissance, où sa jouissance peut se réaliser. Je vais vous en donner une petite illustration, un peu brûlante combien latérale, mais actuelle. Dans un auditoire comme celui-ci, combien de fois, nous analystes, combien de fois, au point que ça devient une constante de notre pratique, les femmes veulent se faire psychanalyser comme *leur* mari, et souvent par le même psychanalyste. Qu'est-ce que ça veut dire ? si ce n'est que c'est le désir supposé couronné de leur mari qu'elles ambitionnent de partager. Le $(-\phi)$, la 4 repositivation du (ϕ) qu'elles supposent s'opérer dans le champ psychanalytique, voilà à quoi elles ambitionnent d'accéder.

(1). E. Jones, La phase phallique, *op. cit.*

Que le phallus ne se trouve pas là où on l'attend, là où on l'exige, à savoir sur le plan de la médiation génitale, voilà ce qui explique que l'angoisse est la vérité de la sexualité, c'est-à-dire ce qui apparaît chaque fois que son flux se retire, montre le sable. La castration est le prix de cette structure : elle se substitue à cette vérité. Mais en fait, ceci est un jeu illusoire : il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer. Il faudrait pour cela que le phallus fût là, or il n'est là que pour qu'il n'y ait pas d'angoisse.

Le phallus, là où il est attendu comme sexuel, n'apparaît jamais que comme manque, et c'est cela son lien avec l'angoisse, et tout ceci veut dire que le phallus est appelé à fonctionner comme instrument de la puissance.

Or, la puissance, je veux dire ce dont *il s'agit quand* nous parlons > de D2, Du, FD, JO || JO, FD, D2, Du puissance, quand nous en parlons, d'une façon qui vacille *dans* ce dont il > quand nous parlons < || D *de* s'agit, car c'est toujours à la toute-puissance que nous nous référons, or ce n'est JO

- 5 pas de cela qu'il s'agit : la toute-puissance est déjà le glissement, l'évasion par rapport à ce point où toute puissance défaille. On ne demande pas à la puissance d'être partout, on lui demande d'être là où elle est présente. *C'est* justement parce que là où elle est attendue, elle défaille, que nous CC74, FD, JO1196
6 commençons à fomentier la toute-puissance. Autrement dit le phallus est présent, il est présent partout où il n'est pas en situation.

Car c'est la face qui nous permet de percer cette illusion de la revendication engendrée par la castration, en tant qu'elle couvre l'angoisse présentifiée par toute actualisation de la jouissance : c'est cette confusion de la jouissance avec les instruments de la puissance. L'impuissance humaine, avec le progrès des institutions, devient mieux que cet état de /*misère*/ fondamentale : Du, V elle se constitue en profession — j'entends *profession* dans tous les sens du mot, depuis le sens de profession de foi jusqu'au terme, à la visée que nous trouvons dans l'idéal professionnel. Tout ce qui s'abrite derrière la dignité de toute profession, c'est toujours ce manque central qui est impuissance. L'impuissance, si l'on peut dire, dans sa formule la plus générale, c'est celle qui
6 voue l'homme à ne pouvoir jouir que de son rapport au support de (+φ), c'est-à-dire d'une puissance trompeuse.

Si je vous rappelle que cette structure tient à la suite que j'ai articulée la dernière fois, c'est pour vous amener à quelques faits remarquables qui contrôlent la structure ainsi articulée. Ce fameux terme de l'*homosexualité* est, dans notre doctrine, notre théorie — la freudienne —, est mis au principe du ciment social². Observons que Freud a toujours remarqué, n'a jamais soulevé là-dessus un doute qu'elle est le privilège du mâle. Ce ciment, libidinal, du lien social, en tant qu'il ne se produit que dans la communauté des mâles, est lié à la face d'échec sexuel qui lui est, du fait de la castration, spécialement impartie.

- Par contre, l'homosexualité féminine a peut-être une grande importance culturelle, mais aucune valeur de fonction sociale parce qu'elle se porte, elle, sur le champ propre de la concurrence sexuelle, c'est-à-dire là où, en apparence, elle aurait le moins de chances de réussir si justement, dans ce champ, ceux qui ont l'avantage ce sont ceux justement qui n'ont pas le phallus, à savoir que la toute-puissance, la plus grande vivacité du désir, se produit au niveau de cet
7 amour qu'on appelle uranien, dont je crois, dans son lieu, avoir marqué l'affinité la plus radicale avec ce qu'on appelle l'homosexualité féminine³. Amour idéaliste, présentification de la médiation essentielle du phallus comme (-φ).

(2). S. Freud, homosexualité masculine et lien social [a. (Massenbindungen) G.W X 169; XIII 112f., 139, 159; b. (sozialer Stand) V 131, 210; VII 153; c. (soziale Triebe) XIII 206f; d. (Sublimierung) VII 153; VIII 297f] a. Pour introduire le narcissisme, *La vie sexuelle*, op. cit., p.105; Psychologie des foules et analyse du moi, *Essais de psychanalyse*, op. cit., (VI) p.164 sq., (X) p.192, (XII) p.214-215; b. *Trois essais sur la théorie sexuelle*, op. cit., p.174-175; Dora, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p.35-36; La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes, *La vie sexuelle*, op. cit., p.35-36; c. Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité, *NPP*, op. cit., p.278 sq.; d. Schreber, *Cinq psychanalyses*, op. cit., p.306 sq.

(3). J. Lacan, *Les formations de l'inconscient* (1957-58), op. cit., s.14^{5.3.58}; Jeunesse de Gide ou la lettre du désir (*Critique*, n°131, avril 1958), *Écrits*, op. cit., p.754 sq.

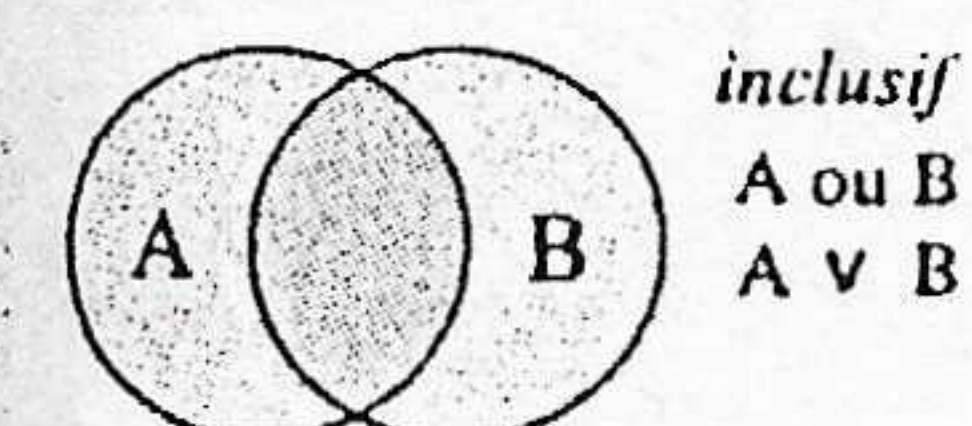
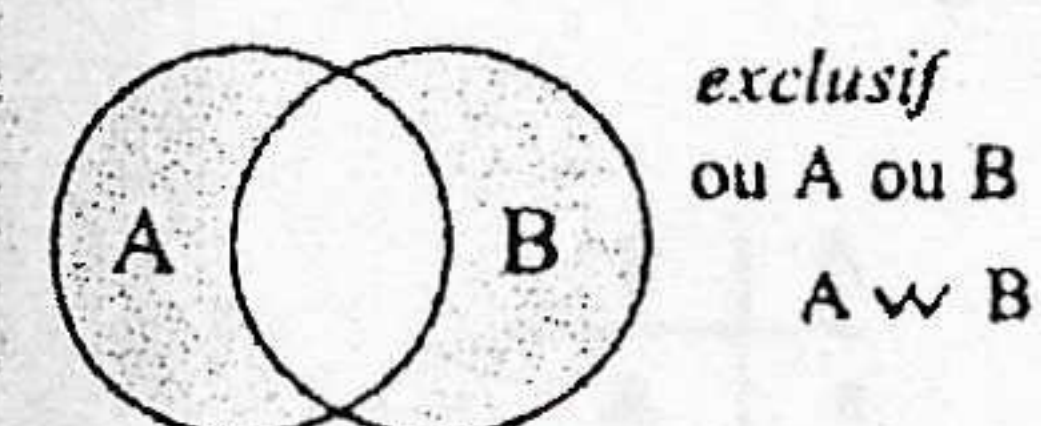
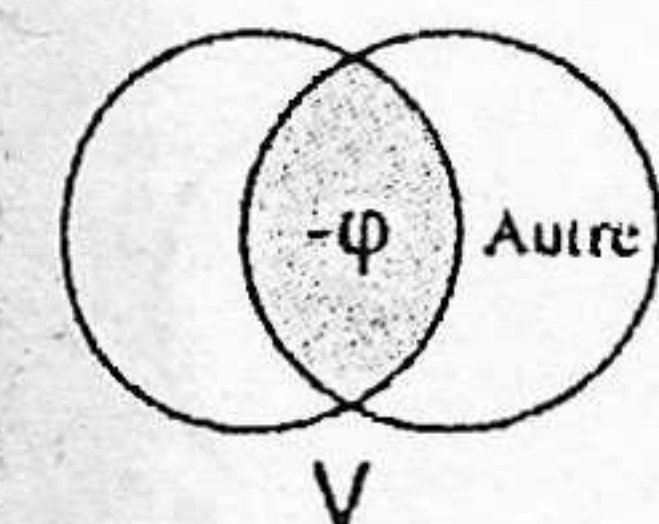
D*qu'est-ce que*/D2,Du,∇ || D
 Que je ne puisse/CC,FD*et ne
 puis*/JO*que je ne puis*

D,FD*moi*/H,Afi

D*Rebour*/H,Afi

D,FD|CC,JO*jeu* || D,FD,JO/
 CCCo

FD *un petit a*



Kwan Yin, Avalokiteçvara

Ce (φ) donc, pour les deux sexes, *c'est ce que* je désire *et que je ne puis* avoir qu'en tant que (-φ). C'est ce *moins* qui se trouve, dans le champ de la conjonction sexuelle, être le médium universel; être ce *moins*, cher *Reboul*, non point hégélien, réciproque, mais en tant qu'il constitue le champ de l'Autre comme manque. Je n'y accède que pour autant que je prends cette voie-même; que je m'attache à ceci que ce *je* me fait disparaître; que je *ne* me retrouve que dans ce que Hegel, bien sûr, a aperçu mais qu'il motive sans cet intervalle⁴, que dans *un (a)* généralisé, que dans l'idée du moi en tant qu'il est partout, c'est-à-dire qu'il n'est plus nulle part. Le support du désir n'est pas fait pour l'union sexuelle car, généralisé, il ne me spécifie plus comme homme ou femme mais comme l'un et l'autre. La fonction de ce champ, 'ici décrit comme celui de l'union sexuelle, pose pour chacun des deux sexes l'alternative: l'autre est ou l'Autre ou le phallus au sens de l'exclusion. Ce champ là [-φ] est vide. Mais ce champ là, si je le positive, le *ou* prend cet autre sens qui veut dire que l'un à l'autre est substituable à tout instant.

8

C'est pour cela que ce n'est pas par hasard que j'ai introduit le champ de l'œil caché derrière tout l'univers spatial, par la référence à ces êtres-images sur la rencontre desquels se joue un certain parcours de salvation, le parcours bouddhiste nommément, en introduisant celle que je vous ai désignée comme la *Kwan yin*, ou autrement l'*Avalokiteçvara*, dans sa complète ambiguïté sexuelle. Plus l'*Avalokiteçvara* est présentifié comme mâle, plus il prend des aspects femelle. Je vous présenterai, si ça vous amuse, un autre jour, des images de statues ou de peintures tibétaines: elles surabondent, et le trait que je vous désigne y est absolument patent.

Ce dont il s'agit aujourd'hui, est de saisir comment cette alternative du désir et de la jouissance peut trouver son passage. La différence qu'il y a entre la pensée dialectique et notre expérience, c'est que nous ne croyons pas à la synthèse. S'il y a un passage, là où l'antinomie se ferme, c'est parce qu'il était déjà là avant la constitution de l'antinomie.

FD

D*chose*

D,FD*lui-même*/JO1198

D*de*/D2,Du,∇

D*que / /, il n'est pas*/d'après
 FD,GT ID2*...pas sans*

Pour que l'objet *petit* (a), où s'incarne l'impasse de l'accès du désir à la *Chose*, lui livre passage, il faut revenir à son commencement. Il n'y a rien qui prépare ce passage, avant la capture du désir, dans l'espace spéculaire; il n'y a pas d'issue — car n'omettons pas que la possibilité de cette impasse *elle-même* est liée à un moment qui anticipe et conditionne ce qui vient se marquer dans l'échec sexuel *pour* l'homme. C'est la mise en jeu de la tension spéculaire qui érotise si précocement et si profondément le champ de l'*insight*.

9

Ce qui s'ébauche, chez l'anthropoïde, du caractère conducteur de ce champ, on le sait depuis /Köhler/: il n'est pas *sans* intelligence, en ceci qu'il peut beaucoup de choses à condition que, ce qu'il a à atteindre, il le voie⁵. J'ai fait allusion hier soir à ceci que tout est là, non pas qu'il soit plus que nous, le primate, incapable de parler, mais qu'il ne peut pas faire entrer sa parole dans ce champ opératoire. Mais ce n'est pas là la seule différence. La différence marquée en ceci qu'il n'y a pas, pour l'animal, de stade du miroir, c'est ce qui s'est passé sous le nom de narcissisme, d'une certaine soustraction ubiquiste de la libido, d'une injection de la libido dans ce champ de l'*insight*, dont la vision spécularisée donne la forme. Mais cette forme nous cache le phénomène qui est l'occultation de l'œil, qui désormais devrait, celui que nous sommes, le regarder de partout, sous l'universalité du voir.

10

On sait que ça peut se produire, et c'est ça qui s'appelle l'*Unheimliche*, mais il y faut des circonstances bien particulières. D'habitude, ce qu'a justement de satisfaisant la forme spéculaire, c'est de masquer la possibilité de cette apparition. En d'autres termes, l'œil institue le rapport fondamental désirable en ceci qu'il tend toujours à faire méconnaître, dans le rapport à l'autre, que sous ce désirable il y a un désirant.

(4). Hegel...

(5). Wolfgang Köhler, [Gestalt Psychology, N.Y., 1929], *Psychologie de la forme*, Paris, Gallimard, 1964, p.286 sq. Voir aussi [Intelligenzprüfungen an Menschenaffen, Berlin, J. Springer, 1921] *L'intelligence des singes supérieurs*, Paris, F. Alcan, 1927, 1931, PUF, 1973.

Réfléchissez à la portée de cette formule que je crois pouvoir donner comme la plus générale de ce qu'est le surgissement de l'*Unheimliche* ; pensez que vous avez affaire au désirable le plus reposant, à sa forme la plus apaisante. La statue divine qui n'est que divine, quoi de plus *unheimlich* que de la voir s'animer, c'est-à-dire se pouvoir montrer désirante ?

Or, non seulement c'est l'hypothèse structurante que nous posons à la genèse du *petit* (a) : qu'il naît ailleurs et avant cela, avant cette capture qui l'occulte... ce n'est pas seulement cette hypothèse, elle-même fondée sur notre *praxis* — bien sûr, c'est de là que je l'introduis. Ou bien notre *praxis* est fautive — j'entends : fautive par rapport à elle-même —, ou elle suppose que notre champ, qui est celui du désir, s'engendre de ce rapport S à A qui est celui où nous ne pouvons *le* retrouver, ce qui est notre but, que pour autant que nous en reproduisons les termes. FD

Ou notre *praxis* est fautive par rapport à elle-même, ou elle suppose cela. Ce qu'engendre notre *praxis*, si vous voulez, c'est cet univers-là, symbolisé au dernier terme dans la fameuse division, qui nous guide depuis un moment, à travers les trois temps où l'S, sujet encore inconnu, a à se constituer dans l'Autre, et où le *petit* (a) apparaît comme reste de cette opération. FD

Je vous ferai remarquer en passant que l'alternative : "ou notre *praxis* est fautive ou elle suppose...", cela n'est pas une alternative exclusive. Notre pratique peut se permettre d'être en partie fautive par rapport à elle-même et qu'il y ait un résidu, puisque justement c'est celui-là qui est prévu. Grande présomption que nous ne risquons que fort peu à nous engager dans une formalisation qui s'impose comme aussi nécessaire.

Mais ce rapport de S à A, il faut bien le situer comme dépassant de beaucoup, dans sa complexité pourtant si simple, inaugurale, ce que ceux qui nous ont légué la définition du signifiant croient de leur devoir de poser au principe du jeu qu'ils organisent, à savoir la notion de communication. 12

La communication comme telle n'est pas ce qui est primitif puisque, à l'origine, S n'a rien à communiquer pour la raison que tous les instruments de la communication sont de l'autre côté, dans le champ de l'Autre, et qu'il a à les recevoir de lui. Comme je l'ai dit depuis toujours, ceci a pour suite et conséquence que toujours, principiellement, c'est de l'Autre qu'il reçoit son propre message. La première émergence, celle qui s'inscrit dans ce tableau n'est qu'un "qui suis-je ?", inconscient puisqu'informulable, auquel répond, avant qu'il se formule, un "tu es". C'est-à-dire qu'il reçoit d'abord son propre message sous une forme inversée, ai-je dit depuis très longtemps⁶. J'ajoute aujourd'hui, si vous l'entendez, qu'il le reçoit sous une forme d'abord interrompue : il entend d'abord un "tu es" sans attribut. Et pourtant, si interrompu que soit ce message, et donc si insuffisant, il n'est jamais informe, à partir de ce fait que le langage existe dans le réel, qu'il est en cours, en circulation et qu'à son propos à lui, le S, dans son interrogation supposée primitive, qu'à son propos beaucoup de choses, en ce langage, sont d'ores et déjà réglées.

Or, pour reprendre ma phrase de tout à l'heure — *que* ce n'est pas seulement par hypothèse, une hypothèse que j'ai fondée dans notre *praxis* même, l'identifiant à cette *praxis* et *jusque dans* ses limites —, pour reprendre cette phrase je dirai que le fait observable — et pourquoi si mal observé ? c'est là la question majeure — que l'expérience nous offre, le fait observable nous montre le jeu autonome de la parole tel qu'il est, dans ce schéma, supposé. Je pense qu'il y a ici assez de mères non atteintes de surdité pour savoir qu'un très petit enfant, à l'âge où la phase du miroir est loin d'avoir clos son œuvre, qu'un très petit enfant, dès qu'il possède quelques mots, avant son sommeil, monologue. 12'

A	S
a	A
g	

Cf. Jakobson, *Éléments de linguistique générale*

page manquante dans D, identifiée 12bis dans D2

D2, Du, JO1200, FD

Du*jusqu'à*

(6). J. Lacan, *Les psychoses, op. cit.*, s.3^{11.55}, p.47 sq.; *Les formations de l'inconscient*, s.16.1.57, 54.12.57.

Le temps m'empêche aujourd'hui de vous en lire une grande page. Je vous en promets quelque satisfaction la fois prochaine ou la suivante, *car* assurément, je ne manquerai pas de le faire. Le bonheur fait qu'après que mon ami Roman Jakobson ait supplié pendant dix ans toutes ses élèves *prégnantes* de mettre dans la *nursery* un magnétophone, la chose ne se soit faite qu'il y a environ deux ou trois ans, grâce à quoi nous avons enfin une publication d'un de ces monologues primordiaux⁷. Je vous le répète, vous en aurez quelque satisfaction. Si je vous fais un peu attendre, c'est qu'à la vérité il est propice à montrer bien d'autres choses que ce que j'ai à délinéer aujourd'hui.

13

Il faut même, pour ce que j'ai à délinéer aujourd'hui, évoquer les références *de distance*, dont le fait que je ne puisse le faire que sans trop savoir ce qui peut y répondre dans votre connaissance montre à quel point c'est notre destin de devoir nous déplacer dans un champ où, quoi qu'on en pense, et quelque dépense de cours et de conférences qu'il soit fait, votre éducation n'est rien moins qu'assurée.

Quoiqu'il en soit, si certains ici se souviennent de ce que Piaget appelle le *langage égocentrique*⁸, auquel je ne sais si nous pouvons en revenir cette année... Je pense que vous savez ce que c'est et que, sous *cette* dénomination, peut-être défendable mais assurément propice à toutes sortes de malentendus, il y a, par exemple, cette caractéristique que le langage égocentrique, à savoir ces sortes de monologues auquel un enfant se livre tout haut, mis avec quelque camarade dans une tâche commune, qui est très évidemment un monologue tourné vers lui-même, *ne* peut se produire que, justement, dans cette certaine communauté. Ce n'est pas là objecter à la qualification d'égocentrique si, cet "égocentrique", on en précisait le sens. Quoi qu'il en soit, pour ce qui est de l'égocentrique, il peut paraître frappant que le sujet comme énoncé soit tellement souvent éliminé. Je rappelle cette référence, c'est peut-être pour vous inciter à reprendre contact et connaissance avec le phénomène dans les textes piagétiques, à toutes fins utiles pour l'avenir, mais aussi pour vous noter qu'au moins un problème se pose : de situer, de savoir ce qu'est *ce* monologue, *hypnopompique* et tout à fait primitif, par rapport à cette manifestation, comme vous le savez, d'un stade beaucoup ultérieur

D'ores et déjà, je vous indique que, concernant ces problèmes, comme vous le voyez, de genèse et de développement, ce fameux schéma, qui vous a tellement tanné pendant des années, reprendra sa valeur. Quoi qu'il en soit, ce monologue du petit enfant dont je vous parle ne se produit jamais quand quelqu'un d'autre est là ; un frère cadet, un autre baby dans la chambre suffisent pour qu'il ne se produise pas. Bien d'autres caractères indiquent que ce qui se passe à ce niveau — dont, vous le verrez, il est si étonnamment révélateur de la précocité des tensions dénommées comme primordiales dans l'inconscient —, nous ne pouvons douter d'avoir là quelque chose en tous points analogue à la fonction du rêve.

"Tout se passe sur l'autre scène, avec l'accent que j'ai donné à ce terme, et ne devons-nous pas être guidés, ici, par la petite porte même — ce n'est jamais qu'une mauvaise entrée — par laquelle je vous introduis ici au problème, c'est à savoir, concernant ce dont il s'agit, à savoir la constitution du *petit* (a), du reste, qu'en tout cas ce phénomène, si ces conditions sont bien celles que je vous dis, nous ne l'avons, nous, qu'à l'état de reste, c'est-à-dire sur la bande du magnétophone. Autrement, nous avons tout au plus le murmure lointain, toujours prêt à s'interrompre à notre apparition.

Est-ce que ceci ne nous introduit pas à considérer que quelque voie nous est offerte à saisir que, pour le sujet en train de se constituer, c'est aussi du côté d'une *voix* détachée de son support que nous devons chercher ce reste ?

(7). R. Jakobson [monologues de nourrissons]...

(8). J. Piaget, *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestlé, 1948-1976, Paris, Denoël/Gonthier, 1984 (préf. Edouard Claparède)

Faites très attention : il ne faut pas, ici, aller trop vite. Tout ce que le sujet reçoit de l'Autre par le langage, l'expérience ordinaire est qu'il le reçoit sous forme vocale. Mais nous savons très bien, dans l'expérience qui n'est pas tellement rare, encore qu'on évoque toujours des cas éclatants — Helen Keller⁹ —, qu'il y a d'autres voies que vocales pour recevoir le langage. 'Il y a d'autres voies pour recevoir le langage ; le langage n'est pas vocalisation*.

Afi*voyez les sourds* d'après CG

Pourtant, je crois que nous pouvons nous avancer dans le sens qu'un rapport plus que d'accident lie le langage à une sonorité. Et nous croirons peut-être même avancer dans la bonne voie, à essayer d'articuler les choses de près en qualifiant cette sonorité, par exemple, d'instrumentale. Il est un fait : ici, la physiologie ouvre la voie. Nous ne savons pas tout sur le fonctionnement de notre oreille, mais tout de même nous savons que le limaçon est un résonateur ; un résonateur complexe ou composé si vous voulez, mais enfin : un résonateur, même composé, se décompose en composition de résonateurs élémentaires. Ceci nous mène dans une voie qui est celle-ci que le propre de la résonance est que c'est... l'appareil qui y domine, c'est l'appareil qui résonne, il ne résonne pas à n'importe quoi : il résonne, si vous voulez, pour ne pas trop compliquer les choses, qu'à sa note, sa fréquence propre.



Ceci nous mène à une certaine remarque concernant la sorte de résonateur auquel nous avons affaire, j'entends concrètement, dans l'organisation de l'appareil sensoriel en question. Notre oreille *a* un résonateur, pas n'importe lequel, *a* un résonateur du type tuyau. 'La longueur du parcours intéressé dans un certain retour que fait la vibration — apportée toujours de la fenêtre ronde, passant de la rampe *tympanique* [2] à la rampe vestibulaire [1] —, paraît nettement lié à la longueur de l'espace parcouru dans une conduite close qui opère donc à la façon, si vous voulez, de quelque tuyau, quel qu'il soit, flûte ou orgue. Évidemment la chose est compliquée, cet appareil ne ressemblant à aucun autre instrument de musique. C'est un tuyau qui serait, si je puis dire, un tuyau à touches, dans ce sens qu'il semble que ce soit la cellule, posée en position de corde, mais qui ne fonctionne pas comme une corde, qui est intéressée au point de retour de l'onde, qui se charge de connoter la résonance intéressée [organe de Corti].

D*a*

D*a*

D*tatannique*

Je m'excuse d'autant plus de ce détour qu'il est bien certain que ce n'est pas dans ce sens que nous trouverons le dernier mot des choses. Ce rappel est quand même destiné à actualiser ceci que, dans la forme, la forme organique, il y a quelque chose qui nous paraît apparenté à ces données primaires, topologiques, trans-spatiales qui nous ont fait très spécialement nous intéresser à la forme la plus élémentaire de la constitution créée et créatrice d'un vide, celle que nous avons, 'pour vous, apologétiquement incarnée dans l'histoire du pot.

Cf. supra p.165, 179

Un pot aussi est un tuyau, et qui peut résonner. Et la question de ce que nous avons dit, que dix pots, tout à fait pareils, ne manquent absolument pas de s'imposer comme différents individuellement, mais que la question peut se poser de savoir si, quand on met l'un à la place de l'autre, le vide qui fut successivement au cœur de chacun d'entre eux n'est pas toujours le même.

Or, c'est bien du commandement qu'impose le vide, au cœur du tuyau acoustique, à tout ce qui peut venir y résonner de cette réalité *que* s'ouvre sur un pas ultérieur *notre* démarche, et qui n'est pas si simple à définir, à savoir ce qu'on appelle un souffle... à savoir qu'à tous les souffles possibles, une flûte, au niveau de telle de ses ouvertures, impose la même vibration. Si ce n'est pas *là loi*, s'indique pour nous ce quelque chose où le *petit* (a) dont il s'agit, fonctionne en une réelle fonction de médiation.

D*qui*

D*de notre*

FD*la voie* || FD

Eh bien, ne cédon pas à cette illusion ! Tout ceci n'a d'intérêt que de métaphore. Si la voix, au sens où nous l'entendons, a une importance, ce n'est pas 'de résonner dans aucun vide spatial, c'est pour autant que la *forme*, la plus simple *émission* dans ce qu'on appelle linguistiquement sa

D*formule*/FD.JO1203 || D*im-mixion*/CC,JO,FD

(9). H. Keller, [The story of my life, N. Y. Garden City, 1954], *Sourde, muette, aveugle, histoire de ma vie*, Paris. Payot, 2001. Cf. aussi le film de Arthur Penn, [The Miracle Worker, U.S.A. 1962], *Miracle en Alabama* : acquisition du langage par un enfant sourd-aveugle.

D2,Du,CC,FD,JO fonction /**phatique**/ — qu'on croit être de la simple prise de contact, qui est bien autre chose — résonne dans un vide qui est le vide de l'Autre comme tel, l'*ex nihilo*, à proprement parler. La voix répond à ce qui se dit, mais elle ne peut pas en répondre. Autrement dit, pour qu'elle réponde, nous devons incorporer la voix comme l'altérité de ce qui se dit.

C'est bien pour cela et non pour autre chose que, détachée de nous, notre voix nous apparaît avec un son étranger. Il est de la structure de l'Autre de constituer un certain vide : le vide de son manque de garantie. La vérité entre dans le monde avec le signifiant et avant tout contrôle ; elle s'éprouve, elle se *<rend voix>?* 'renvoie' seulement par ses échos dans le réel. Or, c'est dans ce vide que la D**voire**/FD,JO voix, en tant que distincte des sonorités, **voix** non pas modulée mais articulée, résonne. La voix dont il s'agit, c'est la voix en tant qu'impérative, en tant D,JO**pas**/FD,Du qu'elle réclame obéissance ou conviction, qu'elle se situe non **par** rapport à la musique mais par rapport à la parole.

Il serait intéressant de voir la distance qu'il peut 'y avoir, à propos de cette 20 méconnaissance bien connue de la voix enregistrée, entre l'expérience du chanteur et celle de l'orateur. Je propose, à ceux qui voudront se faire les enquêteurs bénévoles de ceci, de le faire : je n'ai pas le temps de la faire moi-même.

Lacan, *Ident.*, s.10^{21.2.62}/9,
26^{27.6.62}/22

Mais je crois que c'est ici que nous touchons du doigt cette distincte forme d'identification que je n'ai pu aborder l'année dernière, et qui fait que l'identification de la voix nous donne au moins le premier modèle qui fait que, dans certains cas, nous ne parlons pas de la même identification que dans les autres : nous parlons d'*Einverleibung*, d'incorporation.

D**que* / */**/D2,DuH**que* pour
cela* |Afi*Pour cela,*
nde : il s'agit en fait du crustacé
Palaemon, sorte de crevette.

Les psychanalystes de la bonne génération s'en étaient aperçu. Il y a un monsieur Isakower qui fit, dans l'année vingt de l'*International Journal*, un très remarquable article¹⁰ qui d'ailleurs, à mon sens, n'a d'intérêt que du besoin qui s'imposait à lui de donner une image véritablement frappante de ce qu'était de distinct, ce type d'identification car, vous allez le voir, il va le chercher dans quelque chose dont les rapports, que vous constaterez, sont singulièrement plus lointains du phénomène **que /ce qu'il voit/** s'il s'intéresse au petit animal qui s'appelle, si mon 'souvenir est bon — parce que je n'ai pas eu le temps de le reconstruire, ce souvenir —, qui s'appelle, je crois, daphnie et qui, sans être du 21 tout une crevette, représentez-vous le comme y ressemblant sensiblement.

nde : expérience du physiologue
viennois A. Kreidl

Quoi qu'il en soit, cet animal, qui vit dans les eaux salines, a la curieuse habitude, comme nous dirions dans notre langage, de se tamponner le coquillard, à un moment de ses métamorphoses, avec de menus grains de sable ; de se les introduire dans ce qu'elle a comme appareil réduit dit stato-acoustique, autrement dit dans les utricules — car elle ne bénéficie pas de notre prodigieux limaçon —, dans les utricules. S'étant introduit ces parcelles de sable — car il importe qu'elle se les y mette du dehors, car elle ne les produit d'elle-même en aucun cas —, l'utricule se referme et la voilà qui aura à l'intérieur les petits grelots nécessaires à son équilibration. Elle les a amenés de l'extérieur. Avouez que le rapport est lointain avec la constitution du surmoi, néanmoins ce qui m'intéresse c'est que monsieur Isakower n'ait pas cru devoir trouver de meilleure comparaison que de se référer à cette opération. Vous avez tout de même, j'espère, entendu s'éveiller en vous des échos de physiologie, et vous savez que des expérimentateurs malicieux ont substitué des grains de ferraille à ces 'grains de sable, histoire de s'amuser ensuite avec la daphnie et un aimant. 22

Une voix, donc, ne s'assimile pas, mais qu'elle s'incorpore, c'est là ce qui peut lui donner une fonction à modeler notre vide. Et nous retrouvons ici mon instrument de l'autre jour, le Chofar de la synagogue, ce qui donne son sens à cette possibilité qu'un instant il puisse être tout musical — est-ce même une musique que cette quinte élémentaire, cet écart de quinte qui est le sien ? —,

(10). O. Isakower, [On the exceptional position of the auditory sphere, *International Journal of Psycho-Analysis*, 1939, vol.20, n°3-4, p.340-348], De la position exceptionnelle de la sphère auditive, *Documents de la Bibliothèque de l'Ecole de la Cause Freudienne*, n°1 (nouvelle série), 1996 [Cf. Annexes CD].

qu'il puisse être substitut de la parole, en arrachant puissamment notre oreille à toutes *ses* harmonies coutumières. Il modèle le lieu de notre angoisse mais, observons-le, seulement après que le désir de l'Autre ait pris forme de commandement. C'est pourquoi il peut jouer sa fonction éminente, à donner à l'angoisse sa résolution qui s'appelle culpabilité ou Pardon et qui est justement l'introduction d'un autre ordre. Ici, que le désir soit manque est fondamental ; nous dirons que c'est sa faute principielle — faute au sens de quelque chose qui fait défaut. Changez le sens de cette faute en lui donnant un contenu — dans ce qui est l'articulation de quoi ? laissons-le suspendu — et voilà qui explique la naissance de la culpabilité et de son rapport avec l'angoisse.

- 23 'Pour savoir ce qu'on peut en faire, il faut que je vous entraîne dans un champ qui n'est pas celui de cette année mais qu'il faut... sur lequel il faut ici, un peu mordre. J'ai dit que je ne savais pas ce qui, dans le Chofar, disons, clameur de la culpabilité, s'articule de l'Autre qui couvre l'angoisse. Si notre formule est juste, quelque chose comme le désir de l'Autre doit y être intéressé.

Je me donne encore trois minutes pour introduire quelque chose qui prépare les voies, et la prochaine fois nous pourrons faire notre pas prochain, c'est à vous dire que ce qui est ici le plus favorablement prêt à s'éclairer réciproquement, c'est la notion du sacrifice. Bien d'autres que moi se sont essayés à aborder ce qui est en jeu dans le sacrifice. Je vous dirai — le temps nous presse — brièvement que le sacrifice est destiné, non pas du tout à l'offrande ni au don, qui se propage dans une bien autre dimension, mais à la capture de l'Autre comme tel dans le réseau du désir.

- 24 La chose serait déjà perceptible, à savoir ce à quoi il se réduit *pour* nous sur le plan de l'éthique : il est d'expérience commune que nous ne vivons pas notre vie, qui que nous soyons, sans offrir sans cesse, à je ne sais quelle divinité inconnue, le sacrifice de quelque petite mutilation que nous nous imposons, valable ou non au champ de nos désirs.

Les sous-jacences de l'opération ne sont pas toutes visibles. Qu'il s'agisse de quelque chose qui se rapporte à *petit* (a) comme pôle de notre désir, ceci n'est pas douteux, mais il vous faudra la prochaine fois, pour que je vous montre qu'il y faut quelque chose de plus et nommément — j'espère qu'à ce rendez-vous, j'aurai grand convent d'obsessionnels —, et nommément que ce *petit* (a) *ait* quelque chose déjà de consacré, ce qui ne peut se concevoir qu'à reprendre, dans sa forme originelle, ce dont il s'agit concernant le sacrifice.

- 25 Nous avons, sans doute, quant à nous, perdu nos dieux dans la grande foire civilisatrice, mais un temps assez prolongé, à l'origine de tous les peuples, montre qu'on a avec eux maille à partir comme à des personnes du réel : non pas des dieux tout-puissants, mais des dieux puissants là où ils étaient. Toute la question était de savoir si ces dieux désiraient quelque chose. Le sacrifice, ça consistait à faire comme s'ils désiraient comme nous, et s'ils désirent comme nous, *petit* (a) a la même structure. Ça ne veut pas dire que ce qu'on leur sacrifie, ils vont le bouffer, ni même que ça puisse leur servir à quelque chose, mais l'important est qu'ils le désirent, et je dirai plus : que ça ne les angoisse pas.

Car il y a une chose que, jusqu'à présent, personne je crois n'a résolue d'une façon satisfaisante : les victimes, toujours, devaient être sans tache. Or, rappelez-vous ce que je vous ai dit de la tache au niveau du champ du vécu : avec la tache apparaît, se prépare, la possibilité de résurgence, dans le champ du désir, de ce qu'il y a derrière d'occulte, à savoir, dans l'occasion, cet œil dont le rapport avec ce champ doit nécessairement être évidé pour que le désir puisse y rester avec cette possibilité ubiquiste, voire vagabonde qui, en tous les cas, lui permet de se dérober à l'angoisse. Apprivoiser les dieux dans le piège du désir est essentiel, et ne pas éveiller l'angoisse.

Le temps me force de terminer ici. Vous verrez que, si lyrique que puisse vous apparaître cette dernière excursion, elle nous servira de guide dans des réalités beaucoup plus quotidiennes dans notre expérience.